

1

Dylan sort un bol PSG du placard et le pose sur la table en aggloméré qui a été blanche, un jour. Il en observe les sillons d'usure qui forment, selon l'heure, des affluents de lait ou de coca. Dylan soupire ses treize ans. Il n'y a plus de céréales. Il tend le paquet vide à sa mère comme un appel à l'aide, mais Francine est plongée dans BFM TV. Parfois, il se dit qu'il pourrait descendre prendre son petit-déj déguisé en écureuil qu'elle ne s'en rendrait pas compte. Tant qu'il ne débranche pas le poste... Dayana, sa sœur aînée, les rejoint dans la cuisine, juste après le fumet bon marché bien trop sucré qui la précède toujours. Faut s'habituer.

— Tu emménages chez Sephora, Dayana ? ricane l'ado.

Dayana lève avec difficulté sa double rangée de cils. Les remarques de son frère lui passent au-dessus du palmier en faux cheveux qu'elle a acheté avec tout son argent de poche du mois dernier. Elle fait chauffer ses flocons d'avoine dans son lait de soja et y ajoute, à la dernière minute, des raisins secs et des noisettes torréfiées. Francine décroche de la télé un instant et sourit à ses enfants avant de s'adresser à celle qui a fait d'elle une mère, quinze ans auparavant :

— Tu sais, c'est pas parce que tu manges comme une bourgeoise que tu vas en devenir une, hein minette ?

Dayana ne répond pas. À quoi bon ? Sa mère va replonger illico dans ses infos. Elle aime se faire brinquebaler de mauvaises nouvelles en catastrophes. Chacun sa passion. Dayana attrape une tartine grillée et y étale une large couche de confiture de framboises Bonne Maman. Sans pépins. Elle s'apprête à adresser la parole à son frère, ce qui sous-entend qu'elle est particulièrement de bonne humeur, quand son père la coupe dans sa lancée en débarquant et en chantonnant :

— B'jour la p'tite famille ! Ça va, ma tribu d'Indiens ?

Jean-Jacques, une joie communicative et des surnoms à la pelleteuse. *Ma crotte en sucre, mon abricot fumé, mon roudoudou des Charentes*. Au départ, ils se demandaient tous où il allait les chercher et finalement ils ont juste arrêté de les écouter. C'est comme les « putain » de Dayana, ça ponctue, quoi.

— Oui papa, ça va, répond Dylan en observant son bol vide comme s'il allait se mettre à produire des Chocapic d'un instant à l'autre.

— Moi aussi ça va, répond Dayana. Cette nuit, j'ai rêvé que je gagnais au loto !

— Ça, c'est géant ! commente Jean-Jacques avant de se tourner vers son épouse. Et toi, ma doudoune bien dormi ?

— Avec ce qui s'passe dans l'monde... comment tu veux que je dorme bien ? grommelle Francine.

— Si tu r'gardais autre chose que ça, aussi ! lui répond Jean-Jacques en montrant la télé qui crache qu'on a retrouvé les ossements du petit Émile.

— Et qu'est-ce que tu veux que je regarde d'autre, hein ? Amour, gloire et beauté ? Qu'est-ce que tu veux que j'regarde d'autre ?

— Moi, murmure-t-il. Tu pourrais m'regarder, moi.

Dylan et Dayana explosent de rire. Jean-Jacques attrape le paquet de Chocapic, y plonge la main qu'il ressort vide.

— Ouais, y'en a plus p'pa. La journée commence mal, trop mal, lâche Dylan, qui ne croit pas si bien dire.

2

À 8h34 précises, Dylan claque la porte de l'appartement, ce qui, par effet papillon à étendue territoriale modeste, fait vibrer la cloison du salon et pester Francine. Elle devra lui demander une fois de plus d'être plus délicat. Francine rêve d'un monde avec moins de chômage et de délinquance et dans lequel les adolescents comprennent les choses du premier coup. Plus elle vieillit, moins elle a d'énergie et plus ses gosses l'épuisent. Décidément, ce n'est pas la meilleure période de sa vie. C'était mieux avant, comme dit Pascal Praud. Mais ça va aller mes chéris, précise Hanouna. On cueille l'espoir où il pousse. Elle sort fumer une cigarette et regarde s'éloigner doucement son fils qu'elle aurait aimé pouvoir coiffer ce matin, mais qui n'en fait qu'à sa tête depuis quelques mois. Elle ne saurait dire en quoi, mais il a changé. Il lui échappe. Elle tire une longue taffe et remonte le temps avant d'expulser une fumée de souvenirs de petit garçon sautant sur ses genoux, pris d'un fou rire bondissant. De cette époque, il ne lui reste rien. Pas même le cadre. Lille, sa ville de cœur. Francine est triste d'avoir déménagé.

Dylan évite de peu une crotte de chien et en conclut que, peut-être, finalement, la journée sera bonne. À tort. Il monte les escaliers qui permettent d'entrer dans son nouveau collège. Il rêve souvent de se rétamer et de se

casser une jambe. Pour quelques heures à l'hôpital plutôt qu'à l'école, Dylan donnerait n'importe quoi. À Lille, il n'aurait jamais pensé à ça. Il se mêlait naturellement à la foule d'enfants. Il passait inaperçu. Oh, quelques fois, il aurait bien aimé se faire remarquer, juste un peu. Quelle triple buse ! Désormais, il l'a compris, le secret d'une adolescence réussie, c'est une cape d'invisibilité. Ici, à Audenge, tous ses faits et gestes sont scrutés. Il a l'impression d'être une femme à barbe dans un cirque ambulancier. De ses futurs collègues collégiens, Dylan n'avait rien imaginé et pourtant il a été surpris. Il est arrivé souriant, marrant, serviable, lui. Et ça n'a pas suffi. Ici, il existe trois cases. Les gens du coin depuis plus de deux générations, les vrais. Les Parisiens qui gueulent contre l'Angélus de 7h et portent plainte contre le coq du voisin. Et les bourgeois bordelais délocalisés pour le chaaarme du bassin. Dans la case Petit gars du Chnord arrivant avec de bonnes intentions, Dylan est le seul. Et s'il avait seulement dû s'habituer à être seul, il en aurait fait son affaire. Avant d'arriver ici, il s'était imaginé pousser les jours en pensant à ses amis d'enfance qui jouaient désormais sans lui et sa seule expectative était de trouver un ami comme lui. À deux brebis, on forme presque un troupeau, non ? Mais ce n'est pas ce qui s'est passé. Non seulement il n'a trouvé aucun soutien, mais en deux temps, trois mois, il est passé du gamin qui va à l'école en saluant tout le monde à l'enfant au ventre noué et à la gorge gonflée qui rêve juste qu'on le laisse tranquille de temps en temps. Il y a d'abord eu les regards et les moqueries auxquels il a répondu en faisant le dos rond. Puis les crachats dans son repas à la cantine. Ses lunettes dans la poubelle. Les trous dans la chambre à air

de son vélo. Son cahier de maths déchiré qui lui a valu une heure de colle injuste. Et les insultes polychromes menant à un désir grandissant de disparaître. De n'être plus rien, rien d'autre qu'une ombre.

Il traverse la cour en caressant du pouce et de l'index son menton imberbe, jusqu'à l'entrée du bâtiment B. Ce matin, il a espagnol. Il aime ça. On voyage comme on peut quand on a treize ans et des parents casaniers. À peine la troupe d'individus suintant les hormones est-elle assise que résonne dans la salle un :

— Plein de soupe !

Dylan fait comme s'il n'avait rien entendu.

— Plein de soupe !

La prof d'espagnol se retourne, observe sa classe. Tous ses élèves sont en train de recopier ce qu'elle a écrit au tableau. Elle a dû rêver. À force de faire cours à des gamins turbulents, elle entend des voix. Au supermarché, pas plus tard qu'avant-hier, elle a dit « Chutttt, ya ! Por favor ! » alors qu'elle était seule dans le rayon des lessives, hésitant entre *fraîcheur alpine* et *brume des Caraïbes*.

— Plein de soupe !

Cette fois-ci, elle a entendu. Elle en est certaine ! Elle scrute la meute, suspicieuse. Chaque élève baisse un peu plus la tête et s'amarre à son stylo. La moitié est en train de dessiner ou d'écrire des chansons de rap. Très peu recopient la conjugaison irrégulière du verbe SER que Carmen a écrite au tableau pour la 432^{ème} fois de sa carrière. Dylan lui sourit. Elle l'aime bien. Elle ne saurait trop dire pourquoi, mais, elle l'aime bien.

— Je sais que vous me prenez pour une idiote...

Rires qui muent.

— ... mais je vous préviens, si ça moufte encore, c'est interro pour tout le monde demain matin !

Protestation virulente à base d'arguments solides du type « mais madameuh... ».

— Gros plein de soupe, murmure tout de même à nouveau Enzo à Dylan, son voisin de table.

Enzo la mèche rebelle et une tronche d'imbécile. Le petit trait rasé sur le côté pour paraître footballeur alors qu'il a deux pieds gauches et un équilibre proche de celui d'un raton laveur sous LSD qui tente un petit pont en pleine défonce. Mais Enzo fait craquer les filles, Enzo a un petit cul rebondi et des guiboles musclées. Et Enzo a de belles dents que Dylan aimerait bien faire tomber une à une ou par paquets, il hésite souvent. Dylan aurait aimé avoir un grand frère. Un caïd qui serait en troisième par exemple. Comme Renan. Un qui ferait flipper les petits merdeux, un répulsif à mouchérons prépubères. Mais Dylan a une grande sœur lycéenne que ses camarades trouvent baisable, ce qui lui donne une raison de plus de vouloir leur offrir des colliers de quenottes pour leur petit Noël.

À la récré du matin, la situation ne s'améliore pas pour lui. Alors que Dylan lit une BD dans un coin, Enzo lui met des pichenettes derrière les oreilles. L'une après l'autre. Chacune soulignée par un sourire provocateur. Dylan ne réagit pas. Pas d'eau à son moulin, il se lassera. Pourtant, sa grosse paluche contre l'étroite mâchoire d'Enzo pourrait faire des dégâts, mais Dylan sait bien ce qui se passerait. C'est lui le ch'timi qui a débarqué avec sa famille bizarre sur le bassin d'Arcachon. C'est lui qui a une mère qui, une fois, l'a emmené au collège avec des claquettes à pompons et un legging couleur chair. C'est lui qui bouffe

assez de cordons-bleus Le Gaulois pour reproduire la carte de France en magnets sur le frigo. C'est lui qui serait puni. Dylan est peut-être né dans une famille... spéciale, mais il est loin d'être abruti. Oh, il n'en veut pas aux profs ni au dirlo. Lui aussi, il s'accuserait si une bagarre éclatait entre Enzo le p'tit mignon et le gros plein de soupe pas très doué en classe. Alors, Dylan encaisse. Il rentre le soir les oreilles rouges en faisant semblant d'avoir passé une bonne journée. À quoi bon faire débarquer au collège Francine comme une furie, menacer eul directeur avec ses claquettes à pompons pour que son gamin soit traité correctement à l'école ? Il espère que la fine équipe à qui il sert de souffre-douleur finira par le laisser en paix. Parce que, oui, Enzo a une bande à sa botte. Ils sont quoi ? Quatre ? Cinq ? Dylan ne sait même pas. Pour lui, ils sont juste des clones d'Enzo. De temps en temps, ils l'oublient. Trop occupés à commenter un match du PSG qui a été exceptionnel. Dembélé, sans le savoir, offre à Dylan quelques récrés de répit. Et hier, le PSG a perdu. Enzo est d'une humeur massacrant. Les pichenettes derrière les oreilles du gros tas ne l'ont pas détendu. En plus, celui-ci ne réagit plus trop. Il lit en mangeant son Pitch sans le calculer. Et ça, ça a le don d'exaspérer Enzo. De le mettre hors de lui, même. Alors Enzo passe à la vitesse supérieure. Il sort de sa poche une coquille d'huître taillée, la dernière arme en vogue sur le bassin d'*Arca*, et découpe d'un geste vif le nouveau pull de Dylan, un Nike tout neuf offert par sa grand-mère.